

Pacte épistolaire et pacte autobiographique dans les *lettres à Sophie Volland*, les *Lettres à Malesherbes* et les *Confessions* : des formes de l'écriture de soi chez Diderot et Rousseau

Odile Richard-Pauchet, Actes du colloque « Diderot-Rousseau, Traduire, interpréter, connaître », org. Iza Zatorska, Varsovie, décembre 2013.

Mes lettres sont une histoire assez fidèle de la vie, J'exécute sans m'en apercevoir ce que j'ai désiré cent fois [...]. Pour moi, dans l'éloignement où je suis de vous, je ne sache rien qui vous rapproche de moi, comme de vous dire tout et de vous rendre présente à mes actions par mon récit (Diderot, Lettre à Sophie Volland du 14 juillet 1762)¹.

Dans cette lettre fondatrice du 14 juillet 1762 se fait jour le grand projet autobiographique ou peut-être diaristique de Diderot, qui tente à partir de cette date d'utiliser le support des lettres à son amie Sophie Volland pour tenir registre de sa vie — événements, choses vues, aimées, senties. Diderot écrira plus loin à Sophie : « j'ai voulu vivre sous vos yeux », c'est-à-dire en votre présence, mais aussi sous votre contrôle, avec votre approbation, et de façon mémorable. Les lettres qui suivront radicalisent la clause de ce pacte épistolaire² par l'insertion de fragments de journal intime, attestant de la stabilité du projet jusqu'au 7 octobre 1762 (la correspondance est bi-hebdomadaire, rédigée le jeudi et le dimanche depuis au moins 1759). Mais les mois suivants, ce journal ira en s'étiolant, Diderot lui substituant de préférence les journaux de santé d'autres personnes de son entourage (son épouse Antoinette ; Mme Legendre, la sœur de Sophie ; enfin son ami Damilaville)³. Cette insatiable empathie compromet le projet autobiographique qui voulait rassembler fidèlement le *moi épars* au sein des lettres, mais Diderot continuera de le développer en pointillés jusqu'en 1769.

Ce projet, bien que rédigé dans un temps du passé à portée rétrospective courte, aurait-il donc une parenté quelconque avec les écrits autobiographiques de son camarade Rousseau

¹ Nous suivons l'édition suivante : Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland, 1759-1774*, éd. Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, 2000, p. 274-275 (abréviation *infra* : *LSV*).

² *Pacte épistolaire* : expression utilisée dans l'étude des correspondances, inspirée du concept de *pacte autobiographique* forgé par Philippe Lejeune (cf. Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975). Les trois conditions contenues implicitement dans le *pacte épistolaire* signé entre deux correspondants, sont définies ainsi par Bernard Bray : « Les exigences d'un sentiment réciproque, l'échange d'une certaine sorte d'informations sollicitées de part et d'autre avec précision, l'établissement d'une cadence à peu près régulière dans l'envoi des missives » (dans Chapelain, *Soixante-dix lettres inédites à Nicolas Heinsius* (1649-1658), éd. Bernard Bray, La Haye, Martin Nijhoff, 1966, p. 6). La clause minimale essentielle à cet accord est la simple existence de la réponse.

³ Voir notre article, « Lettres de Diderot à Sophie Volland (1759-1773) – Le rôle des 'bulletins de santé' », dans *Krankheit in Briefen im deutschen und französischen Sprachraum, 17.-21. Jahrhundert (Maladies en lettres dans l'espace culturel franco-allemand, XVII^e-XXI^e siècles)*, dir. Vincent Barras et Martin Dinges, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2007, p. 157-166.

(notamment les quatre célèbres *Lettres* à Malesherbes, écrites en janvier 1762, et les futures *Confessions* de Rousseau, rédigées à partir de 1764) ? Et lequel des deux frères ennemis peut-il se targuer d'être vraiment l'inventeur de cette forme autobiographique naissante ?

Si cette question, sous son angle purement chronologique, peut sembler triviale⁴, en revanche rapprocher nos deux auteurs sous l'angle du projet littéraire, voilà l'intérêt : les rousseauistes comme les diderotistes n'ont-ils pas cherché plus souvent à approfondir qu'à combler le fossé qui séparait les deux philosophes⁵ ? Il faudra ici se demander si le projet autobiographique, élaboré de part et d'autre dans l'intimité de la lettre privée, s'est construit par affinité formelle ou par différenciation, et pour quel bénéfice moral et intellectuel cette entreprise, si risquée pour soi comme pour autrui, a pu se voir tenter par deux hommes dans la force de leur âge et de leur œuvre. Puis on verra quelles sont les qualités nécessaires, et peut-être utopiques, de l'interlocuteur idéal indispensable à un tel projet. Enfin, on appréciera la portée et les limites de la *lettre* comme support de ce projet, lettre pour laquelle l'un et l'autre philosophes n'avaient pas tout à fait la même prédilection.

Confession intime

Tout d'abord, et afin de mieux cerner la parenté des deux projets, quels sont les termes employés par nos écrivains respectifs pour désigner cette écriture intime si novatrice ?

J'ai apporté ici votre *journal* ; continuez-le-moi : je vous ferai le mien (le 13 octobre 1759, *LSV*, p. 74).

[...] j'ai voulu vous occuper longtemps ; j'ai voulu que vous me suivissiez pas à pas ; j'ai voulu vivre sous vos yeux. Je ne tuerai pas non plus une puce, sans vous en rendre compte (20 juillet 1765, *LSV*, p. 401)

Voilà tout, je crois, mais tout, comme si j'étais à confesse (24 août 1768, *LSV*, p. 558)⁶.

« Journal », « compte rendu », « confesse », voilà le langage de Diderot, voilà sa marque de fabrique tout au long de la correspondance avec Sophie. Dans ses fameuses *Lettres à Malesherbes* de 1762, Rousseau parle lui aussi de se « peindre » familièrement, et de « rendre compte » de soi : « Je me peindrai sans fard, et sans modestie » ; « Je continue Monsieur à

⁴ Citons pourtant l'importante contribution de Benoît Melançon, « L'invention de l'intimité au Siècle des Lumières », *Littérales*, Numéro spécial (17), 1995, Avant-Propos, p. 5-12, et « Le malentendu épistolaire. Note sur le statut de la lettre dans *Les Confessions* », *ibid.*, p. 77-89 ; ainsi que *Diderot épistolaire. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fidès, 1996. Ces études m'ont beaucoup inspirée pour ma propre thèse, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland, une Esthétique épistolaire*, préface de Georges Benrekassa, Paris, Champion, 2007.

⁵ Exception notable faite des travaux publiés par Franck Salaün, dans *Diderot-Rousseau, Un Entretien à distance*, Paris, Desjonquères, coll. « L'Esprit des Lettres », 2006.

⁶ Les lettres que l'on a conservées de Diderot à Sophie courent de 1759 à 1774.

vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé ». C'est seulement plus tard que la notion de confession entre en jeu, précisément dans le préambule des *Confessions*, et sur un ton, non pas ironique comme chez Diderot, mais sérieux, voire grandiloquent :

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi [...]. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions [...]⁷.

Si Diderot use d'abord du terme *journal*, au sens comptable, quotidien, exhaustif, exigeant du terme, quelle place lui donner dans une correspondance amoureuse ? En l'absence des lettres de Sophie, toutes disparues, et d'une partie de celles de Diderot, un voile épais plane sur le début de cette entreprise autobiographique, sur son moteur premier, sur sa forme, sur ses ambitions. Ce que l'on peut dire, c'est qu'avant d'être un exercice spirituel ou comptable, ce journal repose sur une émulation amoureuse et propose un jeu tendre et original, celui du « tout-dire ». Peut-être même Sophie en a-t-elle été l'initiatrice. En effet, comme dans tous les genres qu'il pratique dans ses lettres, récits, portraits, dialogues, l'épistolier se veut inventif et tente de communiquer ce goût de la prouesse à son amie : c'est une question de réciprocité, clause importante du contrat épistolaire. Mais ce jeu amoureux peut devenir un brin jaloux, voire pervers : ne s'agit-il pas d'enfermer l'aimé (e) dans une prison de verre, afin de scruter sa vie et ses pensées ? Aussi certains critiques ont-ils vu dans cette excroissance textuelle singulière une forme embryonnaire du *journal intime*, un fossile permettant de dater l'apparition de ce genre littéraire à la fortune considérable⁸. À défaut de se *confesser* à Sophie, peut-être Diderot tente-t-il ainsi simplement de lutter, avec plus ou moins de succès, contre le foisonnement et la prolifération, le divers et le fuyant, l'extérieur et le multiple de sa vie et de son œuvre. Contre le temps qui passe, aussi, comme le suggère Béatrice Didier dans son interprétation « capitalisante » du journal intime⁹, afin de ne pas disparaître totalement de la mémoire des hommes et des femmes. Cet effort, il le réalise grâce à la complicité de Sophie, promise à devenir cette « adresse forte et amie » dont rêvait Montaigne, auteur de chevet de la demoiselle. Comme l'écrit très joliment Jean-Claude Bonnet :

⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1959 ; p. 1133-1134 (lettres des 4 et 12 janvier 1762) ; et p. 5 (*Confessions*).

⁸ Voir surtout Benoît Melançon, *Diderot épistolier, op. cit.*, notamment dans le chapitre : « La lettre et ses miroirs, de l'autoreprésentation épistolaire », et Geneviève Cammagre, *Roman et histoire de soi. La notion de sujet dans la Correspondance de Diderot*, Paris, Champion, 2000.

⁹ Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976. Voir aussi Jean Rousset, *Le Lecteur intime – de Balzac au journal*, Paris, José Corti, 1986.

Parce que son œuvre tellement mobile et tremblée, sans véritable visage, et dont les éclats ont besoin du liant de la tendresse, se fonde sur la hardiesse de l'altérité et de l'extériorité, [Diderot] doit s'assurer d'une amarre et de la certitude d'un amour sans fin qui lui donnent la force d'affronter toutes les avanies. Au centre d'une stratégie de l'enthousiasme et de l'inspiration, Sophie est une sorte de répondant de l'ombre, médium principal qui assure le lien à la postérité¹⁰.

Mais, plus urgent encore, il s'agit peut-être pour Diderot, tout comme pour Rousseau auprès de M. de Malesherbes, de se justifier à ses propres yeux tandis qu'il résiste aux attaques publiques. Il faut mesurer la délicatesse de cette période où se renforce la relation à Sophie. Pendant la décennie cruciale dont nous parlons, cette relation joue, chez Diderot, non seulement le rôle de socle amoureux, d'univers érotique nécessaire à l'homme, mais aussi de caution intellectuelle et morale indispensable à l'écrivain : suis-je un homme de bien ? suis-je un auteur intègre ou n'en suis-je pas un ? Qu'il s'agisse d'évoquer le semi-échec du théâtre, l'affaire des *Philosophes* de Palissot, l'interdiction de l'*Encyclopédie*, enfin et peut-être surtout, la querelle avec Rousseau, la question lancinante que le philosophe se pose à lui-même trouve sa réponse affectueuse dans les lettres de Sophie, mais aussi dans ses propres lettres, par le biais d'une *méthode Coué* fort touchante :

Combien je redouterais le vice, quand je n'aurais pour juge que ma Sophie. J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrais jamais briser. Quelle douleur pour elle si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux ! N'est-il pas vrai que vous m'aimeriez mieux mort que méchant ? Aimez-moi donc toujours afin que je craigne toujours le vice. Continuez de me soutenir dans le chemin de la bonté. Qu'il est doux d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir et pour y serrer un homme de bien (26 mai 1759, *LSV*, p. 30).

Dans quelle lettre trouve-t-on cette remarque essentielle ? Dans celle, précisément, qui annonce la réception de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, que Diderot dit n'avoir pas encore lue et qu'il redoute d'ouvrir (« Voilà, ma tendre et solide amie, l'ouvrage du grand sophiste. Je ne l'ai pas lu, je ne me sens pas encore l'âme assez tranquille pour en juger sans partialité », *ibid.*). Diderot se drape, dans la missive à Sophie, dans un voile d'*autorité vertueuse* pour résister au discours adverse, dont il sait qu'il va déchaîner en lui une tempête affective (puisque c'est son ex-ami intime qui le désavoue), mais aussi ébranler durablement, selon Pierre Frantz, les fondements de sa croyance en un théâtre populaire, novateur et pédagogique¹¹.

¹⁰ Jean-Claude Bonnet, « L'écrit amoureux ou le fou de Sophie », *Colloque international Diderot*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 112.

¹¹ Voir l'étude de Pierre Frantz, « Retour au cynisme », à paraître dans *Diderot, théâtre, musique*, Colloque international organisé sous la direction de Pierre Frantz, Raphaëlle Legrand et Sophie Marchand à l'Université de Paris-IV-Paris Sorbonne les 6, 7 et 8 juin 2013.

Ainsi la relation amoureuse et épistolaire se renforce-t-elle en privé de cette *autorité intellectuelle* que Diderot, auteur censuré, vit en public sous le signe du manque et de la privation. Un texte brillant de Jacques Proust¹², s'interrogeant sur l'insertion massive de contes et de récits dans les lettres à Sophie, les attribue à la nécessité de restaurer sur le mode intime l'*autorité* de l'écrivain contesté, censuré sur le mode public. Et de s'en rapporter à la définition du terme dans l'*Encyclopédie*, due probablement à Diderot lui-même :

J'entends par *autorité dans le discours* le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit : ainsi, plus on a le droit d'être cru sur parole, plus on a d'*autorité*. Ce droit est fondé sur le degré de science et de bonne foi qu'on reconnaît dans la personne qui parle [...]. C'est donc les lumières et la sincérité qui sont la vraie mesure de l'autorité dans le discours (Article AUTORITÉ dans les discours, non signé, mais qui suit AUTORITÉ politique, dû à Diderot selon John Lough).

Nous tenons là le second élément de ce parallèle que nous tentons d'établir entre les deux formes d'écriture autobiographique naissante chez l'un et l'autre de nos écrivains. À la fonction testimoniale, apologétique de la lettre/confession, qui sédimente les événements et « rend compte » d'une vie exemplaire à un ami sûr (ainsi les lettres à Malesherbes, écrites par Rousseau pour justifier sa retraite, après le bruit causé par ses premiers écrits et son mode de vie), s'ajoute le besoin de reconnaissance et de justification intellectuelle, le besoin d'être tout simplement cru sur parole par un public d'abord proche puis lointain. Diderot tente de définir, de tester, comme l'on dirait aujourd'hui, sur sa correspondante, la notion de légitimité scientifique d'un intellectuel, fondée à la fois sur ses connaissances (« science ») et sur son honnêteté personnelle (« bonne foi », « sincérité ») - dimension qu'on qualifierait probablement aujourd'hui de subjective - et qui nécessite avant tout un interlocuteur au-dessus de tout soupçon.

Une adresse forte et amie, un langage transparent

En l'absence (et précisément à cause de la perte) de Jean-Jacques, son unique ami, Diderot se tourne vers Sophie comme vers un nouvel *alter ego*, la dimension narcissique en plus autorisée par la relation amoureuse, bien illustrée d'ailleurs par la métaphore de la statue (« J'ai élevé dans son cœur une statue que je ne voudrais jamais briser »). Du côté de Rousseau, la perte de cette dimension critique inhérente à l'amitié exceptionnelle mais défunte qui unit naguère les deux philosophes est également sensible à travers la formule élégiaque inscrite dans la préface de la *Lettre à d'Alembert* :

¹² Jacques Proust, « De 'l'exemple' au 'conte' : la correspondance de Diderot », *CAIEF*, 27, 1975, p. 171-187.

Le goût, le choix, la correction, ne sauraient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne. J'avais un Aristarque sévère et judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus, mais je le regretterai sans cesse, et il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits¹³.

Ainsi, tandis que, tout au long de la décennie 1760-1770, Rousseau fait progressivement le deuil de l'amitié, le choix du solipsisme, du retrait dans sa tour d'ivoire et de l'adresse au seul *lecteur*, Diderot joue la carte de la confidente unique, parée de toutes les qualités - et singulièrement de celles qu'il aime précisément en Rousseau (comme en Grimm, qui se substitue peu à peu aussi à l'ami Jean-Jacques). Quelles sont ces qualités ? Une intelligence hors-norme, inventive, à composante autodidacte et présente dans un caractère androgyne, doué d'une grande indépendance d'esprit et de langage : car « ma Sophie est homme et femme, quand il lui plaît » (11 mai 1759, *LSV*, p. 28), « Elle a de l'esprit comme un démon » (15 septembre 1760, *LSV*, p. 122). Aussi certains mots, certaines situations « n'aurai[en]t [...] offensé [ou] embarrassé [ni Sophie] ni mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplaît que quand il est mal placé » (11 mai 1759, *LSV*, p. 28). Et si Sophie comme sa sœur parlent ce langage simple et expressif, unique aux yeux de Diderot, c'est grâce au milieu féminin (une mère et trois sœurs), aisé mais très austère dans lequel elles vivent, éloignées des préjugés tant de la ville que de la Cour :

Je penserai peut-être aussi bien que vous, et vous aurez toutes deux l'avantage de dire mieux que moi, parce que vous êtes des femmes, et que votre ramage simple, facile, uni, ôtera aux idées l'air abstrait, hérissé et pédantesque que notre savoir scolastique leur donne plus ou moins (à Sophie et sa sœur cadette, Marie-Charlotte, 9 septembre 1762, *LSV*, p. 341).

Dans son texte critique *Sur les femmes* (1772), après l'éloge, dans des termes identiques, du langage féminin, Diderot reconnaît à Rousseau la même délicatesse et la même simplicité :

L'âme des femmes n'étant pas plus honnête que la nôtre, mais la décence ne leur permettant pas de s'expliquer avec notre franchise, elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière. Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent. On s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes [...]¹⁴.

Ainsi Jean-Jacques, à qui il fallait des « demoiselles » (comme son camarade Diderot, qui délaisse sa femme Antoinette, issue du peuple, pour Mme de Puisieux, puis pour la gracieuse

¹³ Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à d'Alembert*, éd. Marc Buffat, Paris, Garnier-Flammarion, 2003, p. 53.

¹⁴ Denis Diderot, *Œuvres*, éd. André Billy, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 958.

Sophie Volland), plébiscita chez Mme de Warens, cette « amie selon [s]on cœur »¹⁵, l'intelligence mais surtout la simplicité de l'esprit et de l'expression :

J'ai dit qu'elle avait l'esprit orné. Plusieurs gens de lettres s'étaient empressés à lui plaire, et lui avaient appris à juger des ouvrages d'esprit. Elle avait, si je puis parler ainsi, le goût un peu protestant [...]. Mais cela n'empêchait pas qu'elle connût la bonne littérature et qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avait été élevée dans des sociétés choisies, et venue en Savoie encore jeune, elle avait perdu dans le commerce charmant de la noblesse du pays ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel esprit pour l'esprit du monde, et ne savent parler que par épigrammes »¹⁶.

Mais Rousseau a perdu Mme de Warens, tandis que Diderot vient de trouver la sienne. Est-ce la seule raison pour laquelle leur besoin commun d'épanchement, de justification et de restauration de leur autorité d'écrivain va diverger dans la forme : l'une devenant épistolaire et sentimentale, l'autre, après la tentative de correspondance avec M. de Malesherbes, se faisant résolument romanesque, empruntée à l'ascèse d'un saint Augustin ? Ce sera là notre troisième et dernier point d'étude.

Lettre ou ne pas lettre ?

La difficile question du choix de la forme autobiographique relève-t-elle donc de celui de l'interlocuteur idéal ? Sans doute. Souvenons-nous de la réserve exprimée par Montaigne :

Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose. Et j'eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me fallait, comme je l'ai eu autrefois, un certain commerce qui m'attirât, qui me soutînt et soulevât. Car de négocier au vent, comme d'autres, je ne saurais que de songes, ni forger des vains noms à entretenir en chose sérieuse : ennemi juré de toute falsification. J'eusse été plus attentif et plus sûr, ayant une adresse forte et amie, que je ne suis, regardant les divers visages d'un peuple¹⁷.

De ce point de vue, Sophie Volland est-elle à la hauteur des attentes de Denis Diderot ? Ses qualités relèvent, on l'a vu, d'une simplicité, d'une authenticité, voire d'une surnaturalité¹⁸ qu'il ne s'explique pas vraiment. La femme à laquelle rêve le philosophe est, comme le note

¹⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Les Réveries du promeneur solitaire, Dixième promenade*, op. cit., p. 1099.

¹⁶ *Confessions*, op. cit., Livre III, p. 111. Voir aussi les reproches et compliments faits par Rousseau à Mme Alissan de la Tour dans leurs échanges épistolaires (Jean-Jacques Rousseau – Madame de La Tour, *Correspondance*, préface et notes de Georges May, Paris, Actes-Sud, coll. « Babel – les Épistolaires », 1998).

¹⁷ Montaigne, *Essais*, éd. Alexandre Mucha, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, t. I, Livre I, chap. XL, *Considération sur Cicéron*, p. 304 (orthographe modernisée).

¹⁸ Marc Buffat a admirablement montré les figures de ce « paroxysme affectif » dans « Conversation par écrit », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 9, oct. 1990, p. 56-60.

Paul Hoffmann¹⁹, un « être de fiction », et nous pourrions ajouter, un « androgyne de fiction » – comme est de fiction également la Nature à laquelle il se réfère en rêvant pour leurs échanges d'un style inné, spontané, proche du cœur. De même, Rousseau de son côté avouera, au Livre IX des *Confessions*, à propos de la genèse de *La Nouvelle Héloïse*, avoir cédé à la forme de la lettre adressée à l'être idéal, ou que des êtres idéaux se seraient adressés entre eux : « L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eût bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur²⁰ ». Le lectorat auquel Diderot s'adresse dans les *Lettres à Sophie* n'est pas loin de constituer aussi une douce *chimère*²¹ favorisée par l'interdit et l'éloignement, propre à expérimenter ce langage du cœur. Mais la critique du langage, qui s'exerça naguère dans son théâtre où la confrontation directe avec le public permettait de simuler l'expérience de la communication immédiate, y trouve, par sa fréquence et son intimité, un exutoire, un relais efficace, un art poétique appliqué. Juste avant la crise de l'*Émile*, Rousseau fait lui aussi le choix d'une « adresse forte et amie » en décidant de confier ses tourments à un destinataire aussi solide que M. de Malesherbes. Les quatre lettres à lui adressées (4, 12, 26, 28 janvier 1762) sont quasi contemporaines des lettres à Sophie dans lesquelles Diderot radicalise le pacte amoureux en pacte autobiographique (lettres du 14 juillet 1762 *et sq.*). Une correspondance suivie prolonge même les quatre célèbres lettres à Malesherbes qu'on a tendance à croire isolées. Dans les *Confessions*, Rousseau précisera ensuite les conditions exceptionnelles dans lesquelles il les a écrites : « Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à traits de plume, et sans même avoir été relues sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie, ce qui est bien étonnant au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étais »²². Pour mieux apprécier le sens de cette observation, il faut se reporter à un autre aveu des *Confessions* évoquant les piètres talents épistolaires de l'écrivain, et plus généralement, une disposition laborieuse à écrire : « De là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légèreté, comme les

¹⁹ « [...] chez Diderot, la femme nous apparaîtra comme un être de fiction, chargé de vérifier les idées qui lui sont chères » (Paul Hoffmann, *La Femme dans la Pensée des Lumières*, Paris, Ophrys, 1977, p. 489).

²⁰ Rousseau, *Confessions*, *op. cit.*, Livre IX, p. 427. Voir aussi, dans la troisième lettre à M. de Malesherbes (26 janvier 1762), une formule assez similaire, *op. cit.*, p. 1140.

²¹ « Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce. Elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous... » (15 octobre 1759, *LSV*, p. 79).

²² Rousseau, *Confessions*, *op. cit.*, Livre XI, p. 569.

lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, et dont l'occupation me met au supplice [...] ; ma lettre est un long et confus verbiage »²³.

Ainsi, malgré la différence des cheminements intellectuels respectifs empruntés par Diderot et Rousseau, on ne peut manquer d'observer le fait qu'à des dates très proches, des réflexions parallèles sur le rapport complexe entre langage et vérité ont amené chez chacun d'entre eux la nécessité d'un même *repli* épistolaire à la fois expérimental et sentimental, permettant de tester un nouveau mode d'expression efficace auprès d'un ou de plusieurs êtres chers, réels et/ou fantasmés.

Toutefois, un nouveau motif va très vite éloigner radicalement les frères ennemis : il s'agit du retentissement à donner à ce discours à la fois régénérateur, apologétique et bienfaisant. Chez Rousseau, isolé, le choix du destinataire Malesherbes n'est pas seulement amical, mais aussi stratégique :

Je gémissais [...] de penser que je laissais dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste [...]. Ces lettres qui plurent à M. de Malesherbes et qu'il montra dans Paris, sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail et méritent à ce titre, d'être conservées²⁴.

En revanche, Diderot ne fait qu'insister de manière toujours plus pressante, auprès de Sophie, sur la confidentialité qu'il faut garder à ses lettres. Une fois rassuré sur leur quasi clandestinité, elles sont pour l'écrivain l'exutoire de son potentiel romanesque et subversif, jusqu'à ce qu'il rencontre, avec la *Correspondance littéraire*, une autre auditoire tout aussi sûr, mais plus large, et à la hauteur de ses audaces littéraires (en leur confiant ses *Salons* de 1759 à 1781, et plus tard, d'autres textes, ainsi *La Religieuse* entre 1780 et 1782). Ce faisant, le discours amoureux à Sophie s'en trouve édulcoré, puis le temps fait son œuvre sur l'intensité de la relation. Mais les lettres gagneront, en un sens, à être ouvertes aux autres dames Volland, connaissant alors un regain de fantaisie dans leur chronique familiale, ou dans le marivaudage adressé cette fois aux sœurs de Sophie. Une allusion ironique et tendre à l'ancien pacte « autobiographique » exprime bien cette évolution : « Voilà tout, je crois, mais tout, comme si j'étais à confesse » (24 août 1768, *LSV*, p. 558).

Confesse, confessions : c'est ici que le chemin des deux anciens amis se sépare. L'un trouve une voie radicale, grâce aux *Confessions*, dans la fusion des écritures épistolaire et romanesque, s'adressant désormais au lecteur comme à un frère, un amant, un *alter ego*.

²³ Rousseau, *Confessions*, *op. cit.*, Livre III, p. 114.

²⁴ Rousseau, *Confessions*, *op. cit.*, Livre XI, p. 569.

L'autre, échauffé par la difficile expérience amoureuse du « tout dire²⁵ », se concentre sur des formes esthétiques ou romanesques plus complexes (les *Salons*, *La Religieuse*, *Le Neveu de Rameau*, *Jacques le Fataliste*) dont la subtile nuance autobiographique, parfois quasi parodique, marque un niveau d'accomplissement personnel ambigu - avant que l'inévitable face à face avec soi-même, dans l'*Essai sur Sénèque* (1778) ne surgisse, beaucoup plus tard, comme le retour implacable du refoulé, renvoyant l'auteur à son autocritique par le biais d'une dernière confrontation avec le frère ennemi²⁶.

Est-il oiseux, dans ces conditions, de comparer les deux ensembles littéraires que constituent, d'un côté, les *Lettres à Malesherbes* et les *Confessions*, de l'autre, les *Lettres à Sophie Volland*? La question est peut-être tout simplement trop ambitieuse pour notre étude. On constatera néanmoins qu'en se fondant sur la même nostalgie d'un langage sincère, immédiat, spontané, assorti d'un même refus des conventions et du jeu social, les deux pratiques littéraires divergent très vite. D'abord parce que le dialogue avec une correspondante réelle telle que Sophie pose le problème d'une stratégie épistolaire qui doit affronter l'épreuve du temps et de la fidélité. Ensuite parce que, fondamentalement, ce rapport intime au langage et à l'autre, qu'exige la conversation épistolaire, n'est pas le même²⁷. Jean Starobinski souligne chez Rousseau cette relation très particulière à la parole qui a probablement décidé de sa carrière d'écrivain : « Le langage ne va pas de soi, et Jean-Jacques n'est pas à son aise lorsqu'il faut parler. Il n'est pas maître de sa parole, comme il n'est pas maître de sa passion. Il ne coïncide presque jamais avec ce qu'il dit : ses mots lui échappent, et il échappe à son discours²⁸ ». On ne peut qu'être fasciné, *a contrario*, par la virtuosité d'un Diderot se donnant pour le champion de la prouesse épistolaire, et qui semble avoir élu la lettre comme « genre à tout faire »²⁹. Mais ces deux attitudes face à l'écriture expriment la même quête anxieuse d'une restauration de la vérité, de l'autorité vertueuse, de la liberté de parole, d'une *facilité* parfaite de la communication (peut-être chimérique), que l'un nomme *transparence*, et que l'autre aura rêvée sous la forme d'un amour fusionnel.

²⁵ Voir Yannick Séité, « Puisque enfin je dois tout dire, Rousseau et les métamorphoses du tout dire », dans *Lectures de Rousseau*, Jacques Berchtold, Elisabeth Lavezzi, Christophe Martin (dir.), Rennes, PUR, 2012, p. 65-81.

²⁶ Voir Franck Cabane, « D'un Essai l'autre, métamorphoses d'un texte », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°36, avril 2004, p. 17-27.

²⁷ Voir l'éclairant chapitre intitulé « les malentendus », de l'étude complète de Jean Starobinski sur Rousseau, *Jean-Jacques Rousseau : la Transparence et l'Obstacle*, Paris, Gallimard, 1971 (1^{ère} éd. 1957), p. 149-215.

²⁸ Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 149. Voir aussi l'article de Benoît Melançon, « Le malentendu épistolaire : Note sur le statut de la lettre dans les *Confessions* », *Littérales*, 17, 1995.

²⁹ Voir la magistrale étude de Roland Mortier, « Diderot et le problème de l'expressivité : de la pensée au dialogue heuristique », *CAIEF* n° 13, 1961, p. 283-297.

Odile Richard-Pauchet,
Université de Limoges

Résumé :

Cette étude compare à larges traits les formes naissantes de l'écriture de soi chez Diderot et Rousseau à partir de la date symbolique de 1762. Elle oppose la confiance épistolaire à un *alter ego* (Sophie Volland pour Diderot, M. de Malesherbes pour Rousseau) au choix radical et plus tardif, chez Rousseau, des *Confessions* s'adressant directement au lecteur. Elle souligne le bénéfice moral et intellectuel que les deux frères ennemis retirent de la confiance épistolaire (apologie de soi, restauration narcissique de l'image auctoriale), mais aussi l'insuffisance du procédé, tributaire de la difficulté de « tout dire » à un proche et du mince retentissement de l'apologie. Elle évoque ainsi la longévité de la correspondance avec Sophie (1759 ?-1774) mais aussi les prolongements multiples de l'écriture de soi chez Diderot (*Salons*, romans, essais) au regard de la fermeté du projet autobiographique rousseauiste, les expliquant par le rapport différent à la forme dialogique chez l'un et l'autre écrivains.

Abstract :

This study roughly compares the birth of self-writing in Diderot and Rousseau's works from 1762. These authors both choose to express intimacy through letters addressed to the "best friend" (Sophie Volland, M. de Malesherbes), but soon would Rousseau prefer the autobiographical form of the *Confessions* directly addressed to his reader. The epistolary form certainly brings moral and intellectual support, but on the other hand reveals more difficulty to share secrets et diffuse apology. This can explain the long-lasting correspondence of Diderot with Sophie (1759 ?-1774) as well as his other attempts in self-writing (his *Salons*, novels, essays), whereas Rousseau's autobiographic project will definitely remain a solitary confession written in the first person - because to converse with a reader means such a different thing to each of them.